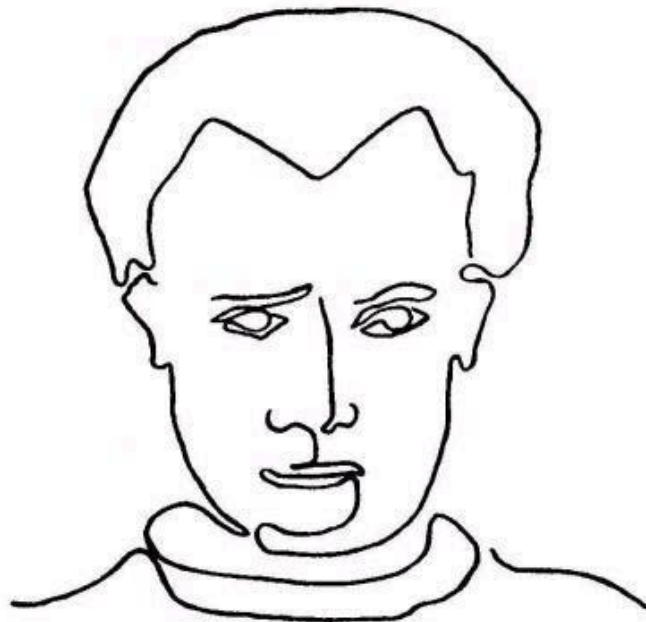


# VENDREDI C'EST POÉSIE

11 Décembre 2015

## BALADE POÉTIQUE AU CŒUR DU XXème



19/9/48

Xené -guy cadou.

Apollinaire - Aragon - Bonnefoy - Cadou - Cendrars - Césaire  
Char - Chérid - Desnos - Éluard - Follain - Fort - Guillevic  
Jaccottet - Jacob - Michaux - Ponge - Prévert - Queneau  
Reverdy - Sédar Senghor - Supervielle - Tardieu - Vian

La poésie ne doit pas périr. Car alors, où serait l'espoir du Monde ? Léopold Sédar Senghor

Que je m'ennuie entre ces murs tout nus  
Et peints de couleurs pâles  
Une mouche sur le papier à pas menus  
Parcourt mes lignes inégales

Que deviendrai-je ô Dieu qui connais ma douleur  
Toi qui me l'as donnée  
Prends en pitié mes yeux sans larmes ma pâleur  
Le bruit de ma chaise enchaînée

Et tous ces pauvres cœurs battant dans la prison  
L'Amour qui m'accompagne  
Prends en pitié surtout ma débile raison  
Et ce désespoir qui la gagne

Guillaume Apollinaire  
*Alcools*  
Gallimard Poésie, 1966

### L'ADIEU

J'ai cueilli ce brin de bruyère  
L'automne est morte souviens-t'en  
Nous ne nous verrons plus sur terre  
Odeur du temps brin de bruyère  
Et souviens-toi que je t'attends

Guillaume Apollinaire  
*Alcools*  
Gallimard Poésie, 1920

### LE PONT MIRABEAU

Sous le pont Mirabeau coule la Seine  
Et nos amours  
Faut-il qu'il m'en souvienn  
La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face  
Tandis que sous  
Le pont de nos bras passe  
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante  
L'amour s'en va  
Comme la vie est lente  
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines  
Ni temps passé  
Ni les amours reviennent  
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure

Guillaume Apollinaire  
*Alcools*  
Gallimard Poésie, 1920

## FÊTES GALANTES

On voit des marquis sur des bicyclettes  
On voit des marlous en cheval-jupon  
On voit des morveux avec des voilettes  
On voit les pompiers brûler les pompons

On voit des mots jetés à la voirie  
On voit des élevés au pavois  
On voit les pieds des enfants de Marie  
On voit le dos des diseuses à voix

On voit des voitures à gazogène  
On voit des voitures à bras  
On voit des lascars que les longs nez gênent  
On voit des coïons de dix-huit carats

On voit ici ce que l'on voit ailleurs  
On voit des demoiselles dévoyées  
On voit des voyous On voit des voyeurs  
On voit sous les ponts passer des noyés

On voit chômer les marchands de chaussures  
On voit mourir d'ennui les mireurs d'œufs  
On voit périlcliter les valeurs sûres  
Et fuir la vie à la six-quatre-deux

Louis Aragon  
in  
*Le Aragon*  
Mango, 2006

## LES MAINS D'ELSA

Donne-moi tes mains pour l'inquiétude  
Donne-moi tes mains dont j'ai tant rêvé  
Dont j'ai tant rêvé dans ma solitude  
Donne-moi tes mains que je sois sauvé

Lorsque je les prends à mon pauvre piège  
De paume et de peur de hâte et d'émoi  
Lorsque je les prends comme une eau de neige  
Qui fond de partout dans mes mains à moi

Sauras-tu jamais ce qui me traverse  
Ce qui me bouleverse et qui m'envahit  
Sauras-tu jamais ce qui me transperce  
Ce que j'ai trahi quand j'ai tressailli

Ce que dit ainsi le profond langage  
Ce parler muet de sens animaux  
Sans bouche et sans yeux miroir sans image  
Ce frémir d'aimer qui n'a pas de mots

Sauras-tu jamais ce que les doigts pensent  
D'une proie entre eux un instant tenue  
Sauras-tu jamais ce que leur silence  
Un éclair aura connu d'inconnu

Donne-moi tes mains que mon cœur s'y forme  
S'y taise le monde au moins un moment  
Donne-moi tes mains que mon âme y dorme  
Que mon âme y dorme éternellement.

Louis Aragon  
in  
*Le Aragon*  
Mango, 2006

Quelle parole a surgi près de moi,  
Quel cri se fait sur une bouche absente ?  
À peine si j'entends crier contre moi,  
À peine si je sens ce souffle qui me nomme.

Pourtant ce cri sur moi vient de moi,  
Je suis muré dans mon extravagance.  
Quelle divine ou quelle étrange voix  
Eût consenti d'habiter mon silence ?

Yves Bonnefoy  
*Poèmes*  
Gallimard Poésie, 1978

### LE PONT DE FER

Il y a sans doute toujours au bout d'une longue rue  
Où je marchais enfant une mare d'huile,  
Un rectangle de lourde mort sous le ciel noir.

Depuis la poésie  
A séparé ses eaux des autres eaux,  
Nulle beauté nulle couleur ne la retiennent,  
Elle s'angoisse pour du fer et de la nuit.

Elle nourrit  
Un long chagrin de rive morte, un pont de fer  
Jeté vers l'autre rive encore plus nocturne  
Est sa seule mémoire et son seul vrai amour.

Yves Bonnefoy  
*Poèmes*  
Gallimard Poésie, 1978

Que te dirai-je si tu reviens  
Derrière ce treillis de visages  
Passés les relais de l'amour ?  
Je ne sais plus la romance des îles  
Que je massacrais le soir  
En revenant sous les tonnelles.

Un bruissement de cristal  
Aux frontières délicates du repos,  
Fait oublier le châtiment le plus juste,  
Mais toi, comment pourrai-je t'oublier ?

Un jour il faudra te dire  
La blessure de la première aube  
Au cœur sonore de mon enfance,  
Et tu crois que je me souviendrai ?

René Guy Cadou  
*Poésie la vie entière*  
Seghers, 2001

### SAISONS DU CŒUR

Je ne sais plus si c'est ma joie  
Si c'est ma peine  
Si dimanche commence ou finit la semaine  
Il est trop tard  
On parle de l'amour  
Et toujours sans savoir  
Les mots s'envolent  
Il y a des baisers coulés dans les paroles  
Des larmes sur la main  
Un grand ciel de printemps au fond du lendemain  
Un grand soleil  
La nuit mon cœur qui bat trop fort  
Et me réveille  
Les ailes des oiseaux sur la gorge du vent  
Tous ces matins perdus  
Ces haines à renaître  
Et ceux qui ne voudront jamais me reconnaître.

René Guy Cadou  
*Poésie la vie entière*  
Seghers, 2001

## LETTRE À DES AMIS PERDUS

Vous étiez là je vous tenais  
Comme un miroir entre mes mains  
La vague et le soleil de juin  
Ont englouti votre visage

Chaque jour je vous ai écrit  
Je vous ai fait porter mes pages  
Par des ramiers par des enfants  
Mais aucun d'eux n'est revenu  
Je continue à vous écrire

Tout le mois d'août s'est bien passé  
Malgré les obus et les roses  
Et j'ai traduit diverses choses  
En langue bleue que vous savez

Maintenant j'ai peur de l'automne  
Et des soirées d'hiver sans vous  
Viendrez-vous pas au rendez-vous  
Que cet ami perdu vous donne  
En son pays du temps des loups

Venez donc car je vous appelle  
Avec tous les mots d'autrefois  
Sous mon épaule il fait bien froid  
Et j'ai des trous noirs dans les ailes

René Guy Cadou  
*Poésie la vie entière*  
Seghers, 2001

## AUTOMNE

Odeur des pluies de mon enfance  
Derniers soleils de la saison !  
À sept ans comme il faisait bon  
Après d'ennuyeuses vacances,  
Se retrouver dans sa maison !

La vieille classe de mon père,  
Pleine de guêpes écrasées,  
Sentait l'encre, le bois, la craie  
Et ces merveilleuses poussières  
Amassées par tout un été.

O temps charmant des brumes douces,  
Des gibiers, des longs vols d'oiseaux,  
Le vent souffle sous le préau,  
Mais je tiens entre paume et pouce  
Une rouge pomme à couteau.

René Guy Cadou  
*Poésie la vie entière*  
Seghers, 2001

## À PARIS

Le jour de la Victoire quand les soldats  
reviendront...

Tout le monde voudra LES voir

Le soleil ouvrira de bonne heure comme un  
marchand de nougat un jour de fête  
Il fera printemps au bois de Boulogne ou du côté  
de Meudon

Toutes les automobiles seront parfumées et les  
pauvres chevaux mangeront des fleurs  
Aux fenêtres les petites orphelines de la guerre  
auront toutes une belle robe patriotique

Sur les marronniers des boulevards les  
photographes à califourchon braqueront leur œil  
à dé clic

On fera cercle autour de l'opérateur du cinéma  
qui mieux qu'un mangeur de serpents engloutira  
le cortège historique

Dans l'après-midi

Les blessés accrocheront leurs Médailles à l'Arc-  
de-Triomphe et rentreront à la maison sans  
boiter

Puis

Le soir

La place de l'Étoile montera au ciel

Le Dôme des Invalides chantera sur Paris comme  
une immense cloche d'or

Et les mille voix des journaux acclameront *la  
Marseillaise*

Femme de France

*Paris, octobre 1916*

Blaise Cendrars  
*Du monde entier*  
Gallimard Poésie, 1947

J'habite une blessure sacrée

j'habite des ancêtres imaginaires

j'habite un vouloir obscur

j'habite un long silence

j'habite une soif irrémédiable

j'habite un voyage de mille ans

j'habite une guerre de trois cent ans

...

j'habite de temps en temps une de mes plaies  
chaque minute je change d'appartement  
et toute paix m'effraie

...

j'habite donc une vaste pensée  
mais le plus souvent je préfère me confiner  
dans la plus petite de mes idées

ou bien j'habite une formule magique  
les seuls premiers mots

tout le reste étant oublié

j'habite l'embâcle

j'habite la débâcle

j'habite le pan d'un grand désastre

j'habite souvent le pis le plus sec

du piton le plus efflanqué-la louve de ces nuages-

j'habite l'auréole des cétacés

j'habite un troupeau de chèvres tirant sur la  
tétine

de l'arganier le plus désolé

à vrai dire je ne sais plus mon adresse exacte

...

Aimé Césaire  
*Moi, laminaire*  
Seuil, 1982

...Partir.

Mon cœur bruissait de générosités emphatiques.

Partir

J'arriverais lisse et jeune dans ce pays mien et  
je dirais à ce pays dont le limon entre dans la  
composition de ma chair :

« J'ai longtemps erré et je reviens vers la hideur  
désertée de vos plaies ».

Je viendrais à ce pays mien et je lui dirais : Embrassez-  
moi sans crainte...

Et si je ne sais que parler, c'est pour vous que je  
parlerai».

Et je lui dirais encore :

« Ma bouche sera la bouche des malheurs qui n'ont  
point de bouche,  
ma voix, la liberté de celles qui s'affaissent au cachot  
du désespoir. »

Et venant je me dirais à moi-même :

« Et surtout mon corps aussi bien que mon âme,  
gardez-vous de vous croiser les bras en l'attitude  
stérile du spectateur,  
car la vie n'est pas un spectacle,  
car une mer de douleurs n'est pas un proscenium,  
car un homme qui crie n'est pas un ours qui danse... »

Et voici que je suis venu ! ...

Aimé Césaire

*Cahier d'un retour au pays natal*  
Présence africaine, 1983

### FORCE CLÉMENTE

Je sais où m'entravent mes insuffisances, vitrail si  
la fleur se détache du sang du jeune été. Le cœur  
d'eau noire du soleil a pris la place du soleil, a pris  
la place de mon cœur. Ce soir, la grande roue  
errante si grave du désir peut bien être de moi  
seul visible... Ferai-je ailleurs jamais naufrage ?

René Char

*Fureur et mystère*  
Gallimard Poésie, 1967

### SAISIR

Recueillir le grain des heures

Étreindre l'étincelle

Ravir un paysage

Absorber l'hiver avec le rire

Dissoudre les nœuds du chagrin

S'imprégner d'un visage

Moissonner à voix basse

Flamber pour un mot tendre

Embrasser la ville et ses reflux

Écouter l'océan en toutes choses

Entendre les sierras du silence

Transcrire la mémoire des miséricordieux

Relire un poème qui avive

Saisir chaque maillon d'amitié.

Andrée Chédid

*Par delà les mots*  
Flammarion, 1995

### LA PAROLE

Surgie de nos entrailles

La parole

Survole nos sols et nos saisons

Elle dit en chaque langue

Se mire en chaque fiction

Ricoche sur nos terres

Butine en nos jardins

Met feu aux mots

Accroît le quotidien

Régissant nos destins

La parole absout ou foment le crime

Tisse ou dérout le partage

Éclaire ou foudroie les cœurs

Source d'actions

Semeuse de promesses

La parole ranime nos mémoires

Et fonde nos horizons.

Andrée Chédid

*Par delà les mots*  
Flammarion, 1995

## IL Y A DES MATINS...

Il y a des matins en ruine  
Où les mots trébuchent  
Où les clés se dérobent  
Où le chagrin voudrait s'afficher

Des jours  
Où l'on se suspendrait  
Au cou du premier passant  
Pour le pain d'une parole  
Pour le son d'un baiser

Des soirs  
Où le cœur s'ensable  
Où l'espoir se verrouille  
Face aux barrières d'un regard

Des nuits  
Où le rêve bute  
Contre les murailles de l'ombre

Des heures  
Où les terrasses  
Sont toutes  
Hors de portée.

Andrée Chédid  
*Par delà les mots*  
Flammarion, 1995

## LES PRÉSAGES

En voilà une affaire pour du sel renversé,  
Un sablier brisé,  
Une bouteille débouchée,  
Une voiture dans le fossé  
Et la culbute ratée.  
Remettez le sel dans la salière,  
Le bouchon sur la bouteille,  
La voiture sur la route,  
La tête par-dessus le cul.

Mais le sablier ?  
Vous pouvez le retourner,  
Temps passé est bien passé  
Tâchez d'en profiter.

Le vent emporte le sable  
Nos souvenirs et nos amitiés...  
Ne vous montez pas le bourrichon !  
Avec vous-mêmes, pas de chiqué.

Temps passé est bien passé  
Vivez.

Robert Desnos  
*Les portes battantes*  
1936



## AUJOURD'HUI JE ME SUIS PROMENÉ...

Aujourd'hui je me suis promené avec mon camarade,  
Même s'il est mort,  
Je me suis promené avec mon camarade.

Qu'ils étaient beaux les arbres en fleurs,  
Les marronniers qui neigeaient le jour de sa mort.  
Avec mon camarade je me suis promené.

Jadis mes parents  
Allaient seuls aux enterrements  
Et je me sentais petit enfant.

Maintenant je connais pas mal de morts,  
J'ai vu beaucoup de croque-morts  
Mais je n'approche pas de leur bord.

C'est pourquoi tout aujourd'hui  
Je me suis promené avec mon ami.  
Il m'a trouvé un peu vieilli,  
Un peu vieilli, mais il m'a dit :  
Toi aussi tu viendras où je suis,  
Un Dimanche ou un Samedi.

Moi, je regardais les arbres en fleurs,  
La rivière passer sous le pont  
Et soudain j'ai vu que j'étais seul.

Alors je suis rentré parmi les hommes.

Robert Desnos  
*État de veille*  
1943

## NOUS DEUX

Nous deux nous tenant par la main  
Nous nous croyons partout chez nous  
Sous l'arbre doux sous le ciel noir  
Sous tous les toits au coin du feu  
Dans la rue vide en plein soleil  
Dans les yeux vagues de la foule  
Auprès des sages et des fous  
Parmi les enfants et les grands  
L'amour n'a rien de mystérieux  
Nous sommes l'évidence même  
Les amoureux se croient chez nous.

Paul Éluard  
in  
*Paul Éluard*  
La Renaissance du Livre, 2003

Adieu tristesse  
Bonjour tristesse  
Tu es inscrite dans les lignes du plafond  
Tu es inscrite dans les yeux que j'aime  
Tu n'es pas tout à fait la misère  
Car les lèvres les plus pauvres te dénoncent  
Par un sourire  
Bonjour tristesse  
Amour des corps aimables  
Puissance de l'amour  
Dont l'amabilité surgit  
Comme un monstre sans corps  
Tête désappointée  
Tristesse, beau visage.

Paul Éluard  
in  
*Paul Éluard*  
La Renaissance du Livre, 2003

## LIBERTÉ

Sur mes cahiers d'écolier  
Sur mon pupitre et les arbres  
Sur le sable sur la neige  
J'écris ton nom

Sur les images dorées  
Sur les armes des guerriers  
Sur la couronne des rois  
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert  
Sur les nids sur les genêts  
Sur l'écho de mon enfance  
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon  
Sur les ailes des oiseaux  
Et sur le moulin des ombres  
J'écris ton nom

Sur chaque bouffée d'aurore  
Sur la mer sur les bateaux  
Sur la montagne démente  
J'écris ton nom

Sur la lampe qui s'allume  
Sur la lampe qui s'éteint  
Sur mes maisons réunies  
J'écris ton nom

Sur toute chair accordée  
Sur le front de mes amis  
Sur chaque main qui se tend  
J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits  
Sur mes phares écroulés  
Sur les murs de mon ennui  
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désir  
Sur la solitude nue  
Sur les marches de la mort  
J'écris ton nom

Sur la santé revenue  
Sur le risque disparu  
Sur l'espoir sans souvenir  
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot  
Je recommence ma vie  
Je suis né pour te connaître  
Pour te nommer

Liberté.

Paul Éluard  
in  
*Paul Éluard*  
La Renaissance du Livre, 2003

## LA COUR MURÉE

Il est seul dans la cour murée  
avec un jouet dont bat  
le ressort fatigué  
une plume s'envole  
qui s'en vient retomber  
sur la terre où s'affrontent  
les forces de l'amour  
celles aussi de la peur.  
Le mur étincelle  
son faîte est recouvert  
de ces gros tessons verts  
arrêtant les voleurs.

Jean Follain  
Exister  
Gallimard Poésie, 1947

## DOMAINE D'HOMME

L'homme éternel cultive  
son terrain et gémit  
sur le temps  
pourvoyeur des blés et des vignes  
quel cruel soleil un jour  
mais quelle douce fraîcheur un autre  
à la maison une femme au corps de gloire  
met le couvert  
un papillon la suit sans fin  
rompant le pain  
le journalier écoute fuir chaque minute.

Jean Follain  
Exister  
Gallimard Poésie, 1947

## LA CORDE

Pourquoi renouer l'amourette ?  
C'est-y bien la peine d'aimer ?  
Le câble est cassé, fillette.  
C'est-y toi qu'a trop tiré ?  
C'est-y moi ? C'est-y un autre ? C'est-y le bon  
Dieu des chrétiens ?  
Il est cassé ; c'est la faute à personne ; on le sait  
bien.  
L'amour, ça passe dans tant de cœurs ; c'est une  
corde à tant d' vaisseaux,  
Et ça passe dans tant d'anneaux, à qui la faute si  
ça s'use ?  
Y a trop d'amoureux sur terre, à tirer sur l' même  
péché.  
C'est-y la faute à l'amour, si sa corde est si usée ?

Pourquoi renouer l'amourette ?  
C'est-y bien la peine d'aimer ?  
Le câble est cassé, fillette,  
Et c'est toi qu'a trop tiré.

Paul Fort

Il faut nous aimer sur terre.  
Il faut nous aimer vivants.  
Ne crois pas au cimetière.  
Il faut nous aimer avant.  
Ta poussière et ma poussière  
Deviendront le gré des vents.

Paul Fort

## LE BONHEUR

Le bonheur est dans le pré. Cours-y vite,  
cours-y vite. Le bonheur est dans le pré.  
Cours-y vite. Il va filer.

Si tu veux le rattraper, cours-y vite, cours-y  
vite. Si tu veux le rattraper, cours-y vite. Il va  
filer

Dans l'ache et le serpolet, cours-y vite, cours-y  
vite, dans l'ache et le serpolet, cours-y vite. Il  
va filer.

Sur les cornes du bélier, cours-y vite, cours-y  
vite, sur les cornes du bélier, cours-y vite.  
Il va filer.

Sur le flot du sourcelet, cours-y vite, cours-y  
vite, sur le flot du sourcelet, cours-y vite. Il va  
filer.

De pommier en cerisier, cours-y vite, cours-y  
vite, de pommier en cerisier, cours-y vite. Il va  
filer.

Saute par-dessus la haie, cours-y vite, cours-y  
vite. Saute par-dessus la haie, cours-y vite !  
Il a filé !

Paul Fort

Lorsque nous entrerons  
Dans le temple désert  
À nous deux nous serons  
Le centre de ce lieu.

Et tout ce qui est là,  
Qui nous regardera,  
Voudra venir en aide  
Aux pauvres que nous sommes.

\*

Tu m'es apparue  
Au fond de l'allée

Et ce fut comme si  
L'allée  
Devant toi s'inventait.  
Je ne t'ai pas demandé  
Où nous allions.

Je savais que tu trouverais  
Ce pourquoi nous allons.

...

\*

Je ne te pardonne pas  
De ne pas t'aimer plus que je ne peux.

C'est à toi qu'il appartient  
De me donner cette force

Qui me ferait  
Me fondre en quelque chose

Qui serait nous  
Plus fort que moi plus toi.

Guillevic  
*Possibles futurs*  
Gallimard Poésie, 1996

Le matin  
T'est donné,

Ne le prends pas  
Comme un dû.

...

\*

Est-ce que le matin  
A cisailé la nuit ?

Ou bien l'a-t-il dissoute  
Comme fait un liquide ?

...

\*

Il y a  
Ce qui sépare,

Le matin  
Tend à rapprocher.

...

\*

Le matin  
Ne fissure pas.

Ce qu'il veut  
C'est englober.

\*

Le matin  
Pousse la lumière

À s'étonner  
De ce monde.

\*

Le matin  
Ne déçoit

Que ceux  
Qui n'aiment pas la nuit.

...

\*

Certains matins  
Rien ne bouge.

Même le temps  
Ne se cherche pas.

\*

Il a échappé  
À la nuit

Ne lui fais pas,  
Toi, matin,  
Plus de mal.

Guillevic  
*Possibles futurs*  
Gallimard Poésie, 1996

## PORTOVENERE

La mer est de nouveau obscure. Tu comprends, c'est la dernière nuit. Mais qui vais-je appelant ? Hors l'écho, je ne parle à personne, à personne. Où s'écroulent les rocs, la mer est noire, et tonne dans sa cloche de pluie. Une chauve-souris cogne aux barreaux de l'air d'un vol comme surpris, tous ces jours sont perdus, déchirés par ses ailes noires, la majesté de ces eaux trop fidèles me laisse froid, puisque je ne parle toujours ni à toi, ni à rien. Qu'ils sombrent, ces « beaux jours » ! Je pars, je continue à vieillir, peu m'importe, sur qui s'en va la mer saura claquer la porte.

Philippe Jaccottet  
*Poésie*  
Gallimard Poésie, 1954

## SUR LES PAS DE LA LUNE

M'étant penché en cette nuit à la fenêtre, je vis que le monde était devenu léger et qu'il n'y avait plus d'obstacles. Tout ce qui nous retient dans le jour semblait plutôt devoir me porter maintenant d'une ouverture à l'autre à l'intérieur d'une demeure d'eau vers quelque chose de très faible et de très lumineux comme l'herbe : j'allais entrer dans l'herbe sans aucune peur, j'allais rendre grâce à la fraîcheur de la terre, sur les pas de la lune je dis oui et je m'en fus...

Philippe Jaccottet  
*Poésie*  
Gallimard Poésie, 1954

## AVENUE DU MAINE

Les manèges déménagent.  
Manèges, ménageries, où ?  
Et pour quels voyages ?  
Moi qui suis en ménage  
Depuis . . . ah ! il y a bel âge !  
De vous goûter, manèges,  
Je n'ai plus . . . que n'ai-je ? . . .  
L'âge.  
Les manèges déménagent.  
Ménager manager  
De l'avenue du Maine  
Qui ton ménage mène  
Pour mener ton ménage !  
Ménage ton ménage  
Manège ton manège.  
Ménage ton manège.  
Manège ton ménage.  
Mets des ménagements  
Au déménagement.  
Les manèges déménagent,  
Ah! vers quels mirages ?  
Dites pour quels voyages  
Les manèges déménagent.

Max Jacob  
in  
*Le Max Jacob*  
Mango Jeunesse, 2001

## AMOUR DU PROCHAIN

Qui a vu le crapaud traverser une rue ?  
C'est un tout petit homme : une poupée n'est pas plus minuscule.  
Il se traîne sur les genoux : il a honte, on dirait... ?  
Non !  
Il est rhumatisant. Une jambe reste en arrière, il la ramène !  
Où va-t-il ainsi ? Il sort de l'égout, pauvre clown.  
Personne n'a remarqué ce crapaud dans la rue.  
Jadis personne ne me remarquait dans la rue.  
Maintenant les enfants se moquent de mon étoile jaune.  
Heureux crapaud ! Tu n'as pas l'étoile jaune.

Max Jacob  
in  
*Le Max Jacob*  
Mango Jeunesse, 2001

## LE BOURREAU

Vu la faiblesse de mon bras, je n'eusse jamais pu être bourreau. Aucun cou, je ne l'eusse tranché proprement, ni même d'aucune façon. L'arme, dans mes mains, eût buté non seulement sur l'obstacle impérial de l'os, mais encore sur les muscles de la région du cou de ces hommes entraînés à l'effort, à la résistance.

Un jour, cependant, se présenta pour mourir un condamné au cou si blanc, si frêle qu'on se rappela ma candidature au poste de bourreau, on conduisit le condamné près de ma porte et on me l'offrit à tuer.

Comme son cou était oblong et délicat, il eût pu être tranché comme une tartine. Je ne manquai pas de m'en rendre compte aussitôt, c'était vraiment tentant. Toutefois, je refusai poliment, tout en remerciant vivement.

Presque aussitôt après, je regrettai mon refus, mais il était trop tard, déjà le bourreau ordinaire lui tranchait la tête. Il la lui trancha communément, ainsi que n'importe quelle tête, suivant l'usage qu'il avait des têtes, inintéressé, sans même voir la différence.

Alors je regrettai, j'eus du dépit et me fis des reproches d'avoir, comme j'avais fait, refusé vite, nerveusement et presque s'en m'en rendre compte.

Henri Michaux  
*Plume*  
Gallimard Poésie, 1963

## DANS LA NUIT

Dans la nuit  
Dans la nuit  
Je me suis uni à la nuit  
À la nuit sans limites  
À la nuit.  
Mienne, belle, mienne.  
Nuit  
Nuit de naissance  
Qui m'emplit de mon cri  
De mes épis.  
Toi qui m'envahis  
Qui fais houle houle  
Qui fais houle tout autour  
Et fumes, es fort dense  
Et mugis  
Es la nuit.  
Nuit qui gît, nuit implacable.  
Et sa fanfare, et sa plage  
Sa plage en haut, sa plage partout,  
Sa plage boit, son poids est roi, et tout ploie sous  
lui  
Sous lui, sous plus ténu qu'un fil  
Sous la nuit  
La Nuit.

Henri Michaux  
*Plume*  
Gallimard Poésie, 1963

Ces vieux toits  
quatre fois  
résignés

Ce hameau  
sans fenêtre  
sous les feuilles

C'est ton cœur  
quatre fois  
racorni

ta sagesse  
hermétique  
ô tortue !

Francis Ponge  
*Le parti pris des choses*  
Gallimard Poésie, 1942

## PAGE D'ÉCRITURE

Deux et deux quatre  
quatre et quatre huit  
huit et huit font seize...  
Répétez! dit le maître  
Deux et deux quatre  
quatre et quatre huit  
huit et huit font seize.  
Mais voilà l'oiseau-lyre  
qui passe dans le ciel  
l'enfant le voit  
l'enfant l'entend  
l'enfant l'appelle:  
Sauve-moi  
joue avec moi  
oiseau!  
Alors l'oiseau descend  
et joue avec l'enfant  
Deux et deux quatre...  
Répétez! dit le maître  
et l'enfant joue  
l'oiseau joue avec lui...  
Quatre et quatre huit  
huit et huit font seize  
et seize et seize qu'est-ce qu'ils font?  
Ils ne font rien seize et seize  
et surtout pas trente-deux  
de toute façon  
et ils s'en vont.  
Et l'enfant a caché l'oiseau  
dans son pupitre  
et tous les enfants  
entendent sa chanson  
et tous les enfants  
entendent la musique  
et huit et huit à leur tour s'en vont  
et quatre et quatre et deux et deux  
à leur tour fichent le camp  
et un et un ne font ni une ni deux  
un à un s'en vont également.  
Et l'oiseau-lyre joue  
et l'enfant chante  
et le professeur crie:  
Quand vous aurez fini de faire le pitre!  
Mais tous les autres enfants  
écoutent la musique  
et les murs de la classe  
s'écroulent tranquillement.  
Et les vitres redeviennent sable  
l'encre redevient eau  
les pupitres redeviennent arbres

la craie redevient falaise  
le porte-plume redevient oiseau.

Jacques Prévert  
*Paroles*  
Gallimard, 1949

## DÉJEUNER DU MATIN

Il a mis le café  
Dans la tasse  
Il a mis le lait  
Dans la tasse de café  
Il a mis le sucre  
Dans le café au lait  
Avec la petite cuiller  
Il a tourné  
Il a bu le café au lait  
Et il a reposé la tasse  
Sans me parler  
Il a allumé  
Une cigarette  
Il a fait des ronds  
Avec la fumée  
Il a mis les cendres  
Dans le cendrier  
Sans me parler  
Sans me regarder  
Il s'est levé  
Il a mis  
Son chapeau sur sa tête  
Il a mis  
Son manteau de pluie  
Parce qu'il pleuvait  
Et il est parti  
Sous la pluie  
Sans une parole  
Sans me regarder  
Et moi j'ai pris  
Ma tête dans ma main  
Et j'ai pleuré.

Jacques Prévert  
*Paroles*  
Gallimard, 1949

## SABLES MOUVANTS

Démons et merveilles  
Vents et marées  
Au loin déjà la mer s'est retirée  
Et toi  
Comme une algue doucement caressée par le  
vent  
Dans les sables du lit tu remues en rêvant  
Démons et merveilles  
Vents et marées  
Au loin déjà la mer s'est retirée  
Mais dans tes yeux entr'ouverts  
Deux petites vagues sont restées  
Démons et merveilles  
Vents et marées  
Deux petites vagues pour me noyer.

Jacques Prévert  
*Paroles*  
Gallimard, 1949

## LE TEMPS PERDU

Devant la porte de l'usine  
le travailleur soudain s'arrête  
le beau temps l'a tiré par la veste  
et comme il se retourne  
et regarde le soleil  
tout rouge tout rond  
souriant dans son ciel de plomb  
il cligne de l'œil  
familièrement  
Dis donc camarade soleil  
tu ne trouves pas  
que c'est plutôt con  
de donner une journée pareille  
à un patron?

Jacques Prévert  
*Paroles*  
Gallimard, 1949

## IL PLEUT

Il pleut sur la bergère  
il pleut sur les moutons  
j'entends la locotière  
et j'entends les wagons

dans le fond du vallon  
tout juste une prairie  
j'aperçois un wagon  
une locomotrie

il pleut sur la bergère  
il pleut sur les wagons  
c'est le progrès sorcière  
la civilisation

Raymond Queneau  
*L'instant fatal*  
Gallimard Poésie, 1948

Bien placés bien choisis  
quelques mots font une poésie  
les mots il suffit qu'on les aime  
pour écrire un poème  
on ne sait pas toujours ce qu'on dit  
lorsque naît la poésie  
faut ensuite rechercher le thème  
pour intituler le poème  
mais d'autres fois on pleure on rit  
en écrivant la poésie  
ça a toujours kékchose d'extrême  
un poème

Raymond Queneau  
*L'instant fatal*  
Gallimard Poésie, 1948



## BALLADE EN PROVERBES DU VIEUX TEMPS

Il faut de tout pour faire un monde  
Il faut des vieillards tremblotants  
Il faut des milliards de secondes  
Il faut chaque chose en son temps  
En mars il y a le printemps  
Il est un mois où l'on moissonne  
Il est un jour au bout de l'an  
L'hiver arrive après l'automne

La pierre qui roule est sans mousse  
Béliers tondu gèlent au vent  
Entre les pavés l'herbe pousse  
Que voilà de désagréments  
Chaque arbre vêt son linceul blanc  
Le soleil se traîne tout jone  
C'est la neige après le beau temps  
L'hiver arrive après l'automne

Quand on est vieux on est plus jeune  
On finit par perdre ses dents  
Après avoir mangé on jeûne  
Personne n'est jamais content  
On regrette ses jouets d'enfant  
On râle après le téléphone  
On pleure comme un caïman  
L'hiver arrive après l'automne

### *Envoi*

Prince ! tout ça c'est le chiendent  
C'est encor pis si tu raisones  
La mort t'as toujours au tournant  
L'hiver arrive après l'automne

Raymond Queneau  
*L'instant fatal*  
Gallimard Poésie, 1948

## TARD DANS LA VIE

Je suis dur  
Je suis tendre  
Et j'ai perdu mon temps  
À rêver sans dormir  
À dormir en marchant  
Partout où j'ai passé  
J'ai trouvé mon absence  
Je ne suis nulle part  
Excepté le néant  
Mais je porte caché au plus haut des entrailles  
À la place où la foudre a frappé trop souvent  
Un cœur où chaque mot a laissé son entaille  
Et d'où ma vie s'égoutte au moindre mouvement

Pierre Reverdy  
*Sable mouvant*  
Gallimard Poésie

## JE SUIS SEUL

Je suis seul dans la plaine  
Et dans la nuit  
Avec les arbres recroquevillés de froid  
Qui, coudes au corps, se serrent les uns tout  
contre les autres.  
Je suis seul dans la plaine  
Et dans la nuit  
Avec les gestes de désespoir pathétique des  
arbres  
Que leurs feuilles ont quittés pour des îles  
d'élection.  
Je suis seul dans la plaine  
Et dans la nuit.  
Je suis la solitude des poteaux télégraphiques  
Le long des routes  
Désertes.

Léopold Sédar Senghor  
*Œuvre poétique*  
Seuil, 1964

...

Vous dont les yeux sont restés libres,  
Vous que le jour délivre de la nuit,  
Vous qui n'avez qu'à m'écouter pour me  
répondre,  
Donnez-moi des nouvelles du monde.  
Et les arbres ont-ils toujours  
Ce grand besoin de feuilles, de ramilles,  
Et tant de silence aux racines ?  
Donnez-moi des nouvelles des rivières,  
J'en ai connu de bien jolies,  
Ont-elles encor cette façon si personnelle  
De descendre dans la vallée,  
De retenir l'image de leur voyage,  
Sans consentir à s'arrêter.

Jules Supervielle  
*Le forçat innocent*  
Gallimard Poésie, 1930

Écoute, apprendras-tu à m'écouter de loin,  
Il s'agit de pencher le cœur plus que l'oreille,  
Tu trouveras en toi des ponts et des chemins  
Pour venir jusqu'à moi qui regarde et qui veille.

Qu'importe en sa longueur l'Océan Atlantique,  
Les champs, les bois, les monts qui sont entre  
nous deux,  
L'un après l'autre un jour il faudra qu'ils  
abdiquent  
Lorsque de ce côté tu tourneras les yeux.

Jules Supervielle  
*Le forçat innocent*  
Gallimard Poésie, 1930

Que voulez-vous que je fasse du monde  
Puisque si tôt il m'en faudra partir.  
Le temps d'un peu saluer à la ronde,  
De regarder ce qui reste à finir,  
Le temps de voir entrer une ou deux femmes  
Et leur jeunesse où nous ne serons pas  
Et c'est déjà l'affaire de nos âmes.  
Le corps sera mort de son embarras.

Jules Supervielle  
*Le forçat innocent*  
Gallimard Poésie, 1930

## UN SOLIDE BON SENS

(*péremptoire et imbécile, bureaucratique et pompeux*)

J'ose affirmer que quiconque  
s'il est mort c'est qu'il a vécu ;  
j'ose affirmer que j'existe  
puisque je sais que je meurs.

J'ose espérer qu'à ce jour  
succèdera demain,  
quand il aura fait son grand tour,  
ce soleil que j'applaudis des deux mains.

Permettez ! Comment ? Permettez !  
Permettez que je me présente :  
je suis Untel fils d'Untel,  
j'ose affirmer que mon père,  
puisque je vis, a le droit de mourir.  
Ainsi chacun succède à l'autre :

si je m'en vais, c'est que je fus  
si je m'endors c'est que je veille  
si je veille c'est pour dormir  
si je meurs c'est d'avoir vécu

Jean Tardieu  
*Le fleuve caché*  
Gallimard Poésie, 1939

## AINSI FONT FONT FONT

*(Magnifiquement érudit)*

Le chemin de fer urbain  
dit le « Métropolitain »  
cesse d'être aérien  
quand il devient souterrain.

Au contraire écoutez-moi bien  
quand il sort du souterrain  
tout à coup aérien  
de nouveau il redevient.

Ainsi font les vers de terre  
les couleuvres dans les pierres  
dans l'océan les serpents  
qu'on nomme serpents de mer  
ainsi font après l'hiver  
les légumes du printemps  
les enfants hors de leur mère  
hors de la nuit la lumière  
et la paix après la guerre  
l'existence sur la terre  
et la terre dans le temps.

Jean Tardieu  
*Le fleuve caché*  
Gallimard Poésie, 1939

## CHŒUR D'ENFANTS

(À tue-tête et très scandé)

Tout ça qui a commencé  
il faut bien que ça finisse :

la maison zon sous l'orage  
le bateau dans le naufrage  
le voyageur chez les sauvages.

Ce qui s'est manifesté  
il faut que ça disparaisse

feuilles vertes de l'été  
espoir jeunesse et beauté  
an-ci-en-nes vérités.

### MORALITÉ

Si vous ne voulez rien finir  
évittez de rien commencer.  
Si vous ne voulez pas mourir,  
quelques mois avant de naître  
faites-vous décommander.

Jean Tardieu  
*Le fleuve caché*  
Gallimard Poésie, 1939

## LES INSTANFATAUX

à *Raymond-le-Chien*

Ah oui ça c'est bien vrai  
Que c'était pas comme ça  
De mon temps de ton temps  
On respectait les vieux  
On marchait sul trottoir  
On la tournait sa langue  
Dissette fois dans sa bouche  
Avant d'oser causer  
Et les gauloiz coûtaient  
Dix centimes-deux sous  
Mais ils ont tout changé  
On n'a plus de respect  
Pour les vieux pour les vieux  
On fait l'amour avec  
Des sinjenpantalons  
On roul dans des voitures  
Qui marche-t-au pétrole  
Et puis et puis surtout  
Ah merde merde merde  
On est vieux, on est vieux...

Boris Vian  
*Cantilènes en gelée*  
Christian Bourgois, 1972

## PRÉCISIONS SUR LA VIE

À *mes zenfants*

La vie, ça tient de diverses choses  
En un sens, ça ne se discute pas  
Mais on peut toujours changer de sens  
Parce que rien n'est intéressant comme une  
discussion.

La vie, c'est beau et c'est grand.  
Ça comporte des phases alternées  
Avec une régularité qui tient du prodige  
Puisqu'une phase en suit toujours une autre  
La vie, c'est plein d'intérêt  
Ça va, ça vient... comme les zèbres.

Il peut se faire que l'on meure  
— Même, ça peut très bien se faire,  
Mais pourtant, ça n'y change rien :  
La vie tient de diverses choses  
Et par certains côtés, en outre,  
Se rattache à d'autres phénomènes  
Encore mal étudiés, mal connus,  
Sur lesquels nous ne reviendrons pas.

9 février 1948

Boris Vian  
*Cantilènes en gelée*  
Christian Bourgois, 1972